

avec un vieillard, d'autant plus que ce vieillard était infirme. Mais ce ne fut que plus tard, lorsque Justin, malade et presque fou, me fit les plus tristes confidences, que je vis à quels remords son âme était en proie, et quelle influence terrible ses souvenirs avaient sur son esprit.

A ma prière, il abandonna les affaires, réalisa le peu qui nous restait et consentit à quitter la ville, à vivre solitaire à la campagne.

J'avais conservé quelques relations avec des amies de pension; l'une d'elles me demanda un jour une recette pour les confitures d'oranges. Je lui offris d'aller les faire avec elle, afin qu'il n'y eût pas d'erreur possible. Elle parut enchantée de cette proposition, et tandis que nous travaillions ensemble, elle fut si aimable, si bonne pour moi, que je lui racontai ma triste histoire. Je ne lui cachai pas que je me voyais presque réduite à la misère et que je désirais ardemment trouver une occupation qui me permettrait de subvenir à mes besoins et à ceux de mon mari, qui était incapable de travailler.

Mon amie me témoigna beaucoup de sympathie; nous causâmes longuement, et après plusieurs suggestions que je ne pouvais pas accepter pour une raison ou pour une autre, elle me dit :

—Si vous faisiez des confitures d'oranges? Je vous fournirai des fruits pour commencer, je trouverai des personnes qui vous en donneront d'autres, et mes amies, à ma prière, achèteront vos confitures.

Ce projet ne m'inspirait pas beaucoup de confiance; mais je ne pouvais, sans la désobliger, me refuser à l'essayer. Mon amie ne m'abandonna pas; je reçus des fruits en abondance; elle me fit vendre des confitures à ses amies, puis à ses connaissances; enfin, mon mari, me voyant si courageuse, reprit un peu d'énergie. Il allait aux plantations chercher les oranges que l'on me donnait; plus tard, je les achetai, et grâce au débit qu'avaient mes confitures nous pouvions vivre.

Cette industrie fut cependant la cause de la mort de mon pauvre Justin. C'était en automne; il était parti un matin pour aller à une plantation chercher des oranges. C'était à six milles de l'endroit où nous demeurions. Il devait revenir le lendemain.

Je ne l'ai jamais revu.

Voyant que son absence se prolongeait, je partis pour aller au-devant de lui; je me rendis jusqu'à la plantation—on ne l'y avait pas vu. Toutes mes recherches, toutes celles de mes connaissances, toutes celles des propriétaires de l'orangerie où il devait se rendre, n'aboutirent à rien.

Ma bonne amie vint encore à mon secours; elle m'offrit d'être l'intitutrice de ses enfants; je demeure encore chez elle.

Le printemps suivant—six mois environ après la disparition de mon mari—on trouva dans un marais, à moitié chemin entre notre ancienne demeure et la plantation, le cadavre d'un homme—ce que les vautours et les caïmans en avaient laissé.

Je vis les habits et je les reconnus.

Docteur, c'est ainsi que mon mari est mort. J'ai encore son chapeau et, ajouta-t-elle en baisant la tête,—détail navrant pour qui avait connu autrefois cette famille—on m'en avait fait l'aumône: il était de beaucoup trop grand pour lui.

QUEBECQUOISE.

FANTAISIE QUÉBÉCQUOISE.

Le temps qui change tout change aussi nos humeurs; Chaque âge a ses plaisirs, son humeur et ses mœurs.

Il n'est rien en effet dans la vie que le temps dans sa course ne modifie de quelque manière; il est entr'autres choses le consolateur suprême de toutes les douleurs, dont il amène insensiblement l'oubli et, comme tel, est un don de la Divinité. L'on croit d'abord que le coup qui nous frappe laissera une plaie toujours béante; que rien au monde ne pourra désormais en diminuer l'intensité; qu'enfin, il sera d'une éternelle durée. C'est un sentiment profond, que l'expérience seule vient à démentir, quand plus tard il ne nous en reste plus qu'un triste souvenir, qui disparaît souvent lui-même à mesure qu'il s'éloigne emporté par le temps.

Il change donc bien l'homme, puisque celui-ci ne songe plus, après quelques années, quelques mois peut-être, à ce qui jadis brisa son cœur, fit couler ses larmes, provoqua ses plaintes et ses gémissements. Il ne s'exerce pas moins puissamment sur notre caractère, qu'il change d'âge en âge, que sur nos sentiments. La tendre enfance est joyeuse et insouciance, heureuse et riante; les vicissitudes de la vie, qu'entraînent avec elles les années, n'ont pas encore flétri sa grâce naïve et touchante: elle sourit au présent sans jamais prévoir l'avenir. Tout, autour d'elle, éveille sa curiosité, pique son intérêt, lui procure de l'amusement, entretient son facile bonheur, quelque minime qu'en soit la cause. C'est bien l'âge des Grâces, des jeux et des ris, celui de l'ancien Cupidon, dieu de l'amour, et surtout de l'oubli.

Mais ses ans s'écoulent, lentement d'abord, et avec eux varient ses goûts et ses penchants, qui ne sont plus les mêmes dans la seconde enfance. Celle-ci n'aime déjà plus ce qui faisait ses joies d'autrefois; ses forces croissantes appellent des plaisirs plus bruyants, des jeux plus hardis, les courses, les sauts, les gambades, tout ce qui exige le mouvement et la vie. Il tient la maison constamment en éveil, quand il ne fait pas de son village ou de son quartier le théâtre de ses ébats, de ses tours et de ses exploits souvent dangereux pour lui et les autres.

Rétif à la censure autant qu'ardent dans ses plaisirs, l'adolescent se montre revêché aux réprimandes, aux corrections, aux penchans et aux retenues du collège, sa prison d'état. Si la réflexion accompagnait ses ans, que de contrariétés il s'épargnerait! Mais, quoiqu'on fasse, le temps de se souvenir n'est pas encore venu, et l'oubli encore si prompt à son âge, l'en console entièrement. C'est alors que tous désespèrent

de le voir jamais paisible, rangé, assidu, appliqué à l'accomplissement de ses devoirs: comme si la nature exubérante de cette jeunesse première pouvait admettre la sagesse nécessaire de l'âge mûr; et l'on semble ignorer la puissance du temps qui calme tôt ou tard les caractères les plus fougueux.

Mais pendant que l'on déplore ses écarts du devoir, le jeune homme sent son âme émue des plus généreux sentiments s'élever jusqu'aux plus nobles dévouements, capables des plus grands sacrifices, sans arrière-pensée d'intérêt ni de récompense; c'est lui qui forme les meilleures armées, les soldats dévoués, qui s'offrent volontiers à la mort quand la patrie semble perdue. Pourquoi, pour le prouver, réveillerais-je de leur poudre les trois cents Fabius, morts sauveurs de Rome, ou Léonidas et les siens, ou la légion Thébaine, jeunesse qui périt jusqu'au dernier homme sur le tombeau de la liberté d'Athènes? Villenarie, maintenant la superbe Montréal, allait disparaître la première par le fer et le feu de la grande armée Iroquoise, qui avait juré sa perte et celle de toute la Nouvelle-France, quand Dollard des Ormeaux et seize compagnons d'armes se lèvent pour sauver la Colonie en mourant eux-mêmes d'une mort inévitable! Dollard, qui commande l'entreprise, compte à peine vingt-cinq ans, ainsi que Jacques Brassier, Nicolas Tillemont, Nicolas Joselin et Simon Grenet; Robert Jurée et François Crusson en ont vingt-quatre; Jacques Boisseau, vingt-trois; Louis Martin, vingt-et-un; Christophe Augier et Jean Lecompte, vingt-six; Laurent Hébert, Etienne Robin et Jean Valets, vingt-sept; Jean Tavernier, vingt-huit ans; René Doussin, trente, et Anolié de Lestres, le plus âgé, en a trente-et-un. Tous ont la générosité et l'intrépidité de la jeunesse.

Je m'éloigne du genre exigé, en scrutant le sujet au lieu de tout effleurer sans rien approfondir. On parle ici d'ériger sur notre pont un château de glace comme on a fait à Montréal. L'un de ses beaux effets serait sans doute au moment où il romperait sa base et s'effondrait tout à coup dans le fleuve, convert de ses débris: tel qu'un castel du moyen âge tombant sous les coups du premier canon. C'est encore un effet du temps qui effaça les châteaux comme tout le reste.

L'époque des louages de maisons est arrivée; comme on aime le changement! Tout en abhorrant le déménagement, chacun cherche à se mettre mieux qu'il n'était auparavant. L'un abandonne son logement parcequ'il est trop froid, rarement, si jamais, parce qu'il est trop chaud; l'autre, parce que le sien est trop petit; un autre parcequ'il est trop grand; un autre à cause du prix trop élevé; d'autres enfin, parceque..... mais je ne finirais pas à en donner toutes les raisons.

Cependant l'on n'est encore qu'au temps des visites à domicile; c'est vous, mesdames, qui êtes volontairement chargées de cette partie